

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 11

Artikel: Premières fleurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192238>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.05.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tes, ses protestations, sa tendresse profonde. J'espérais par moments, je commençais à avoir confiance, car je croyais voir Rose s'ébranler, rougir, baisser les yeux.

Lorsque j'eus achevé, elle garda un instant le silence, et me répondit à la fin, d'une voix tremblante d'abord, puis mutine et plus décidée :

— Non, cela ne se peut pas, voyez-vous... Si ce pauvre garçon est malheureux par ma faute, je me le reprocherai fort et longtemps. Mais je ne veux pas le tromper ; je ne veux pas me marier pour risquer de me trouver ensuite ennuyée, malheureuse... M. Morel est bien bon et bien savant, c'est vrai ; mais il est si gêné, si sérieux, si maladroit ! Quand il serait mon mari, je suis certaine que j'aurais à rougir, chaque fois que j'irais en société avec lui... Et puis, il nous faudrait attendre si longtemps qu'il sortit de cet enfer de pensionnat ! Et encore où irions-nous alors ! Dans quelque vilain trou, qui sentirait les vaches, les choux et le fumier, et où l'on ne verrait que les paysans à la charrue et les bambins de l'école... Quel agrément, quelles distractions aurait-on là, bon Dieu ! Non, non, je ne pourrais jamais, jamais m'y décider. Monsieur Morel exerce une profession beaucoup trop désagréable. Pourquoi ne s'est-il pas fait commis, au moins ?

— Mais, quand on est orpheline, et seule, et sans fortune, il n'est pas facile, je vous assure, de pouvoir choisir un mari selon son caprice ou son goût.

— Oh ! que si ! On le peut toujours, à mon âge, — répliqua-t-elle, en se redressant pour jeter un regard fier sur ses petites mains blanches, sa taille fine et sa jol e robe de chiné noir et gris. — Je sais bien, Madame, que les relations et la fortune sont de grands avantages. Mais enfin la jeunesse, la... tournure, et l'a... l'amabilité, y sont aussi pour quelque chose... ces avantages-là peuvent servir. Je calcule vite, je m'habille bien, j'ai une jolie écriture : c'est tout ce qu'il faut pour tenir un comptoir, une caisse, si j'épouse... un commerçant... N'est-ce pas là une vie agréable, Madame, dites-le-moi ? Etre toujours bien mise, toujours en vue, avoir sans cesse de beau monde et de jolies toilettes sous les yeux ? Sans compter un mari, élégant aussi, gracieux, bien aimable. Cela ne vaut-il pas mieux, dites, que d'épouser un pauvre instituteur, timide, ennoyéux et perpétuellement gêné ?

(A suivre)

Lo dinâ d'on notéro.

On djeino valottet que son père avâi einviâ dè mettrè dein lè z'écrotourès, avâi étâ pliâci tsi on notéro iô lâi avâi dza dou z'appreintis gratta-papâi. Lo premi dzo que l'arrevâ, quand l'eut fé cognissance avoué sè nové camarâdo, ye demandé âo pe vilhio dâi dou :

— Est-te qu'on est bin nourrai tsi lo patron ?

— Eh bin, vouaiquie, lâi repond l'autro, on tsancro dè farceu, on lâi est pas pî tant mau ; dâi dzo que y'a cein va bo et bin ; mâ dâi z'autro iadzo no baillè on

espèce dè ragout que, ma fâi, faut pas être tant dolliet et ni tant molési po s'ein repètrè ; mâ tot parâi on finit pè lâi s'acoutemâ après on part dè dzo.

— Et qu'est-te què cè ragout ?

— C'est dâi bots.

— Câise-te, dâi bots.

— Et oi, ma fâi. Y'a on grand étang à renailès âo bas dâo prá, iô lè va queri ; adon lè met dein lo mortâi, et avoué lo pelon, l'ein fâ dè la papetta po lo ragoût.

— Pouach ! eh bin n'est pas mè qu'ein vu medzi.

— Oh bin te vairé. D'a premi, petètrè que te vas renasquâ on bocon ; mâ te vôo práo t'accoutemâ.

— Jamé dè la viâ !

L'est bon. A midzo on lè criè po allâ dinâ et lo nové venu sè recoumandè à l'autro dè lâi fèrè signo ti lè iadzo que y'arâ su la trablia dè cé ragoût dè bots.

Orâ, m'einlèveine se lo premi dzo la bordzâise n'apportè pas onna pliatelâ dè ragoût. C'étâi on resto dè bouli que l'avâi copâ pè bocons et méclliâ avoué dè la sauce, que cein étâi adrâi bon. Lo farceu, qu'étâi achetâ à coté dâo novice, lo bussè avoué lo càodo et lâi fâ signo po lâi derè : « L'ein est. »

Tsacou sè sai su se n'assiéta ; mâ quand on passè lo pliat âo petit lulu, ye remachè et n'ein vôo rein.

— Mâ, lâi fâ lo patron, vo faut vo servi ; âo bin se vo n'âi pas fan ?

— Què oi, sè repond'lo petit luron ; mâ n'âmo pas les bots !...

Quand la cein oiù, lo notéro et sa fenna ont cru que lo compagnon étâi fou, mâ quand l'ont vu lè dou z'autro sè toodrè lè coûtès et sè fèrè mau âo veintro à foorcè dé recaffâ, sè sont démaufiâ dè la farça, sè sont met à rirè assebin, et lo dzouvenou lulu qu'a comprâi que n'avâi étâ qu'on bobet dè crairè lè dzanliès dè son chenapan dè camerâdo, est venu rodzo qu'on pavot et a djurâ dè ne pas mé attiutâ cé gaillâ.

Premières fleurs. — Un de nos abonnés, M. Reuteler, de l'Hôtel du Midi, à Glion, vient de nous adresser une caissette qui, à l'ouverture, nous a fait une bien agréable surprise : Un délicieux petit parterre de fleurs coquettement arrangé, où le perce-neige, la primevère, la gracieuse hépathique au feuillage trilobé, et la petite gentiane bleue, mélangent leurs fraîches couleurs.

Nous remercions vivement notre abonné de cette aimable attention, et nous désirons qu'à côté des poétiques impressions que font naître en nous ces charmantes messagères du printemps, elles soient pour la belle et attrayante contrée où leurs corolles se sont épanouies, les précurseurs des nombreux hôtes qui viendront y passer une partie de la belle saison.

Une drôle d'aumône. — Un nouveau journal, *La Vie de famille*, raconte que le prince Kropotkine étant à Genève, avait une façon toute particulière de faire l'aumône à ses compatriotes dans le malheur. L'un d'eux, panné comme un gueux, ne le quittait pas d'une semelle ; le prince flairait un espion russe. Il se souvint à point d'un article tout particulier des lois genevoises. Et la première fois qu'il rencontre son homme, il lui administre une giffle à renverser la statue du duc de Brunswick. Le proscrire se révolte ; mais le prince lui glissant une pièce de 20 francs dans la main :

— Tenez, mon ami, voici la somme à laquelle je serais condamné. Autant que vous en profitez que le canton de Genève. Toutes les fois que vous aurez besoin d'un louis, venez me trouver.

Fin de siècle. — Une bonne grand-mère fait part à sa petite-fille des réflexions suivantes sur cette expression si souvent en usage dans la conversation depuis deux ou trois ans :

« Tu m'as demandé, chère Denise, de te dire ce que signifiait, au fond, le mot *fin de siècle* que l'on répète à satiété... Je suis d'autant plus à même de te l'expliquer que j'ai eu tout récemment l'occasion de l'étudier sur le vif, dans une soirée très nombreuse, chez ma cousine.

» Etre fin de siècle, c'est négliger tout ce qui, jadis, était réputé important, pour se consacrer à tout ce qui est frivole et inutile.

» C'est prendre conseil de ses goûts, les satisfaire en dépit de tous les obstacles, et se moquer du reste.

» C'est considérer tous ceux qui nous ont précédés dans la vie comme de purs radoteurs, qui, empêtrés dans les ramifications du devoir, n'ont sur toutes choses que des notions aussi fausses qu'absurdes.

» C'est mépriser tout ce que les siècles précédents ont produit en fait d'art, et porter aux nues tout ce qui est moderne, fût-ce inepte.

» C'est, en un mot, se montrer dans ses préférences, son langage, ses actions, à côté du vrai, en dehors du bon et du beau.

» Maintenant tu en sais autant que moi sur l'attitude *fin de siècle*. »

Voici un mode de scrutin fort original qui vient d'être appliqué en Australie, pour assurer la sincérité du vote :

Au fond de la salle du vote se trouvent huit cabines garnies de rideaux. Des bulletins portant les noms des candidats et des lignes en blanc pour tout autre nom, dans le cas où l'électeur aurait un candidat à lui, sont remis au président du bureau qui en donne un à chaque électeur. L'électeur prend le bulletin et se rend dans une cabine où il